



GREC

COSTUMES ET USAGES MILITAIRES.

L'étude du costume militaire des Grecs offre cet inconvénient, que les vases où on les rencontre dépeints avec beaucoup de précision représentent presque toujours des divinités et des héros ; ce sont des armures de chefs, et encore presque toujours incomplètes, parce que les artistes grecs, avec leur goût constant pour le nu de la figure humaine, laissaient généralement à découvert des parties que, dans la réalité, l'armement complet aurait cachées. Néanmoins, comme les formes les plus anciennes des diverses pièces de l'armure subsistèrent longtemps avec leurs principaux caractères, et qu'en somme les armes des chefs, plus ou moins luxueuses et confectionnées avec soin, sont au fond du même mode que celles portées par le soldat, on peut, malgré le manque de précision absolue, entrevoir assez clairement la physionomie originale d'une armée grecque, selon les époques, en tenant compte de la nature des matériaux employés pour les armes aux différents âges, des progrès de la fabrication, du caractère des guerres en ce qui concerne la puissance de l'armement et de la tactique, et enfin des mœurs ou usages militaires eux-mêmes.

S'il est vrai que les Grecs d'Homère avaient déjà des armes d'une merveilleuse orfèvrerie dans laquelle le bronze était un savant alliage du cuivre et de l'étain, et qu'ils commençaient à employer, pour quelques armes seulement, il est vrai, et dans une mesure extrêmement restreinte, le fer (qu'Homère, qui le nomme rarement, ne désigne jamais sans l'épithète : difficile à travailler), néanmoins, ces Grecs, quasi-fabuleux, n'étaient pas encore bien loin de l'état sauvage où, pour armure et parure de guerre, l'homme s'affublait d'une peau de bête, pour sa défense, et attaquait avec la massue. Même dans les rangs de leurs tribus confédérées se trouvaient certains combattants qui refusaient encore de se servir de toute autre arme que la massue, la préférant aux armes pénétrantes et qui terrassaient l'ennemi en l'écrasant dans son armure brisée. Ces guerriers primitifs, qui avaient débuté par être couverts de peaux d'animaux féroces, à cornes, de carnivores de toutes sortes, parmi lesquelles celles des grands fauves, comme le lion, étaient particulièrement honorables pour celui qui les portait, la tête couverte par le mufle de l'animal, les pattes nouées sur la poitrine, le surplus de la dépouille flottant dans le dos, ces guerriers primitifs, avaient un aspect fantastique, que la longue et lourde massue rendait formidable, terrible. Ce fut comme une tradition suivie, donnant en quelque sorte le ton militaire; tout en perfectionnant les moyens de défense et d'attaque personnels, on tenait à ce que l'équipement de guerre fût propre à inspirer la terreur, et à jeter, dès l'abord, l'épouvante dans le cœur de l'ennemi.

Le haut casque était conçu dans ce sens, outre qu'il était disposé pour que les coups portés à la tête y fussent moins dommageables. Il était surmonté de hautes crinières hérissées, mobiles, teintes de couleur intense comme le rouge flamboyant, le noir luisant, ou la teinte dorée qui faisait resplendir la crinière à longue queue du casque d'A-

chille. A cette ruse de guerre, s'en ajoutait, ce nous semble, encore une autre, tendant à abuser l'adversaire sur la véritable stature de l'homme qu'il avait en face de lui, ramassé sous le bouclier. Ce haut de visage simulé, avec son regard percé dans le métal, qui se trouve à l'avant de beaucoup de casques, nous paraît ressembler fort au stratagème des Néo-Calédoniens qui superposent ainsi un visage humain sur leur tête, et noient leur figure et leur regard réels dans les flots des longs poils noirs qui pendent de leur coiffure.

En général, dans les espèces de combats singuliers que se livraient, au milieu de la mêlée, ceux qui portaient des armes équivalentes, sur des chars ou à pied, on recourait à toutes les ruses pour lasser et atteindre son adversaire. Les luttes étaient farouches; la générosité rare; on combattait pour tuer, ne faisant de prisonniers que pour l'esclavage ou la rançon. Toutefois on avait le respect des morts; le cadavre d'Hector traîné, le refus même de rendre son corps mutilé, est un cas exceptionnel; en général on suspendait les hostilités pour que chaque camp prît soin de reconnaître les siens et de les inhumer. Les Grecs affichaient, en outre, dès ces premiers temps, l'horreur des armes empoisonnées que maniaient certains barbares, et paraissent s'être constamment refusés à leur usage, néanmoins, comme dans l'*Odyssée*, on voit Ilus refuser à Ulysse le poison que celui-ci lui avait demandé pour en froter la pointe de ses flèches, il faut bien croire que sous ce rapport il y eut aussi des exceptions.

Le soldat n'avait pas de traitement. Il dépouillait les morts et pillait. Une ville prise était détruite par l'incendie. Le butin, qui était remis au chef de l'armée, et dans lequel étaient compris, le surplus étant tué, ceux réservés pour l'esclavage, était réparti par lui. On campait, non sous des tentes, mais sous des cabanes de pieux entremêlés de branchages. Si le campement devait se prolonger, les baraques étaient revêtues de terre en dehors et couvertes en joncs.

C'est avec des guerriers armés de toutes pièces, de grand poids et montés sur des chars; c'est avec des piétons ayant des armes analogues, moins lourdes, que les Grecs constituèrent d'abord la principale force de leurs armées; aux temps héroïques, les *cavaliers* ne semblent guère avoir été que ceux qui étaient montés sur des chars. On faisait certainement usage du cheval de main, mais il n'est pas fait mention de corps de cavalerie proprement dite avant la guerre de Messène, 743 ans avant l'ère vulgaire. Ce ne serait que très tard, et à l'exemple des Romains, que la cavalerie aurait été divisée en pesante et légère. Il est fort probable que ces armées composées, dans le genre de celles de l'Égypte, d'infanterie et de chars, devaient avoir à peu près le même ordre de bataille. Les chars de guerre à l'avant, à l'arrière et sur les flancs; au centre, les fantassins pesamment armés; les troupes légères à l'avant-garde pour entamer l'action, se replier et se porter sur les points menacés.

Le commandement se faisait à haute voix, au son de la trompette, au bruit d'un bouclier, ou par la mimique du corps, de la main, en se servant de l'épée ou d'une pique. Dans le désordre et le bruit de la mêlée, dans l'éloignement, on recourait au feu de matières ligneuses et bitumineuses, véritable télégraphie formant un langage de convention que l'on employait aussi pour la communication des nouvelles à de grandes distances et qui, selon Polybe, ne laissait rien de vague ni d'incertain.

Les enseignes levées (bouclier, casque ou cuirasse, fixés au haut d'une lance) étaient le signal du combat; baissées, celui de la retraite. Au commandement de marche, le bois des lances tenues debout appuyées à l'épaule droite, étant alors couché, tous entonnaient l'hymne de Pan, le *Pæan*, pour régler le pas, et l'on marchait à l'ennemi au son des flûtes, auxquelles Pausanias joint la lyre et la cithare. Les trompettes, tambours et timbales, qu'Homère ne nomme même pas, ne vinrent que plus tard, à des époques indéterminées. La lance levée, tenue verticale, et comme immobile, était le signal pour parlementer.

On évitait les combats de nuit, et il semble qu'à cette convention, au moins tacite, devaient se rattacher des craintes superstitieuses, car elle fut longtemps rigoureusement observée par les pirates eux-mêmes.

Terminons cet aperçu sur les mœurs militaires en disant que le soldat portait ses vivres pour plusieurs jours dans une espèce de carnassière en osier, ayant la forme d'un vase long, très étroit aux deux bouts : ils se composaient de viande salée, fromage, olives, oignons et autres choses semblables. Les Grecs ne portaient les armes, même l'épée, que dans les camps; les armes des trophées consacrées dans les temples, et celles que le vieux guerrier, rentré à son foyer y appendait en souvenir de ses exploits, étaient mises hors de service. La massue primitive restait aux mains des esclaves, et c'est la seule arme qu'il leur fût permis de porter.

Il n'existait pas chez les Grecs, avant l'intervention romaine, de règlement ou d'ordonnance pour la tenue des gens de guerre, ayant un caractère général. Étant donnée l'affectation de l'indépendance que chacune des souverainetés ou républiques gardait pour soi, il ne put y avoir que des uniformités locales, ordonnées par un chef de troupe, ou, plus largement, par les magistrats de la cité. On n'a qu'un petit nombre de renseignements à ce sujet; ainsi que l'on sait, l'habillement du soldat lacédémonien était d'un rouge violet tirant sur le sang, pour dissimuler celui des blessures, et l'on sait encore que le casque lacédémonien qui, dans son premier état, aurait été simplement de feutre et de la forme du bonnet des Dioscures et d'Ulysse, celle d'un œuf coupé par le milieu, ne garantissant pas suffisamment la tête contre les flèches, fut réformé par une mesure publique; on voit aussi que les Macédoniens, quoique pesamment armés, n'abandonnèrent point leur casque en cuir, bien qu'il fût peu capable de résister aux coups; mais on ne saurait dire au juste jusqu'où s'étendaient les prescriptions obligatoires, et surtout les différences existant entre les unes et les autres. Le renseignement le plus utile sous ce rapport, à défaut des enseignes, dont Homère ne parle même pas, est fourni par un signe employé par les soldats pour se distinguer entre eux. Chacun portait sur ses armes, en dehors de l'emblème personnel, véritable blason, qu'il lui était loisible d'y faire figurer, l'emblème de son pays. Ceux d'Athènes avaient sur leur bouclier une *chouette*; ceux de Mycènes, un *lion*; ceux d'Argos, un *loup*; les Macédoniens, les Thessaliens, un *cheval*; les Siciliens y portaient la *Triquetra*, figure composée de trois jambes représentant les trois caps ou promontoires de la Sicile; ceux de Corinthe, le *Pégase ailé*; et les Ioniens du pied du mont Cynthus y mettaient souvent au lieu de la lyre d'Apollon, le *serpent* de Délos. Tous les boucliers de Sparte étaient marqués en haut du *lambda* (Λ), l'initiale du nom de la ville : $\Lambda\kappa\epsilon\delta\alpha\iota\mu\omega\nu$; et en bas du *kappa*, la seconde consonne du mot. En général, on trouvait ainsi sur tous les boucliers, combinés ou non avec des emblèmes, la première lettre du nom de la cité pour laquelle le soldat combattait. Pour les chefs supérieurs, il est certain qu'ils s'arrangeaient à leur guise; Xénophon avait un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque travaillé en Béotie, etc., etc. Ce qui se rattache à la hiérarchie était à peu près de même partout; l'importance du chef semble augmenter avec le nombre des aigrettes de son casque. Agamemnon porte au sien quatre cônes pour les crinières flottantes. Ceux des simples soldats étaient sans crête ni crinière, terminés par un bouton ou une pointe, ou même en surface lisse; et ceux des jeunes gens, également sans cimier, n'ayant point de frontal, étaient simplement en cuir de taureau.

Les armes défensives étaient : le casque, la cuirasse, le ceinturon, le baudrier, les *cnémides* ou jambières, les genouillères, les talonnières, à l'usage des cavaliers, avec l'armure du pied et les éperons, les brassards, le bouclier, et aussi la chlamyde; car, lorsqu'on était surpris sans bouclier, on couvrait son bras gauche du manteau enroulé pour s'en parer en combattant.

Les armes offensives étaient : la massue, la lance, l'épée longue ou courte, la dague ou couteau de ceinture, la *harpé*, sorte d'épée qui, suivant les auteurs grecs, portait un crochet tranchant qui faisait saillie sur le taillant de la lame comme une serpe, la hache, le marteau, l'un et l'autre double ou simple; enfin l'arc, les javelots, la fronde avec les balles de plomb, et jusqu'aux pierres lourdes ou aiguës rencontrées sur le champ de lutte, et

lancées à la main. Le bouclier doit figurer aussi parmi les armes offensives; on se servait de l'*umbo*, fort et saillant, pour presser et frapper l'ennemi.

Les casques étaient de métal ou de peau; ceux de métal conservèrent longtemps des oreillettes rappelant par tradition les têtes d'animaux dont on s'était coiffé jadis, en s'habillant de la dépouille entière; on fit même un large usage des casques de têtes d'animaux concurremment avec ceux de métal, et lorsque ceux-ci étaient déjà fort répandus. Les casques de métal étaient garnis à l'intérieur de cuir ou de toile rembourrée formant ourlet, ou se posaient sur une calotte de feutre. Les soldats ornaient de peintures le cuir de leur casque, comme celui de leur bouclier, ainsi qu'on le voit aux n^{os} 10, 12, 13 et 15. Le casque béotien, à nasal et à grandes jugulaires fixes, couvrant le visage en entier (n^o 18), est le plus fréquemment porté par les guerriers représentés sur des vases grecs; le changement de cimier lui donne des physionomies fort différentes. L'emploi des plumes dans la parure des casques, dont il n'est point question dans Homère, est regardé comme moins ancien que celui du panache et de la queue flottante en crins de cheval. L'articulation des pièces du casque se rattache au progrès de l'industrie; la visière mobile paraît avoir été inconnue aux temps héroïques. Le casque était attaché avec une courroie passant sous le menton.

La cuirasse était aussi de métal ou de peau, ou bien de lin à plusieurs doublures; cette dernière semble peu capable de résister aux coups, et cependant les Athéniens y revinrent après l'avoir portée de fer ou de bronze. Elle est fort ancienne, et les Macédoniens en conservaient encore l'usage du temps d'Alexandre qui la portait lui-même. La figure 5 représente un héros ayant la cuirasse de lin piquée, renforcée de plaques de métal; les épaulières en lames articulées sont fixées par des cordelettes tendues et nouées en bas du thorax, qui rappellent de fort près les procédés employés par les Japonais en semblable occurrence. Cet exemple montre, en outre, les lambrequins de cuir taillés carrément, quelquefois mis en double, avec lesquels on prolongeait la défense de la cuirasse arrêtée à la ceinture. La cuirasse de métal plein, qui semble coulée d'un seul morceau, est d'une construction assez difficile à comprendre. L'ouverture du col étant trop étroite, elle ne pouvait se mettre que par le côté: elle s'y ouvrait en effet en roulant sur des charnières. Cette cuirasse si caractéristique conservait dans sa forme les divisions du corps humain, et on l'ornait de dessins à la pointe, en harmonie avec les linéaments de ces divisions. La cuirasse se mettait par-dessus la tunique; celle-ci couvrant le ventre était plus ou moins prolongée sur les cuisses, par un arrangement qui varie beaucoup. Lorsque la tunique était supprimée, on la remplaçait par une jupe attachée à la hauteur des reins, très courte en général, pour plus de liberté. Homère parle de cette courte jupe que notre n^o 18 semble représenter. La cuirasse de peau couvrant le ventre et passée par-dessus une de ces tuniques de mailles que les Grecs excellaient à faire (voir n^o 2) constitue une défense très usitée; celle-ci est en réalité une tunique courte mise sur une autre plus longue, dont l'adhérence est assurée par une assez large ceinture. Cette ceinture qui procure la solidarité des deux pièces de l'armure, en passant par-dessus les deux tuniques de peau et de mailles, n'est pas le ceinturon de bronze du soldat, ceinturon garni en peau ou en toile, qui se mettait sous la cuirasse et comptait dans l'armement définitif. Un assez large baudrier qui passait sur l'épaule et soutenait la longue épée portée horizontalement du côté gauche, baudrier qui était d'or ou d'argent pour les chefs, contribuait aussi à la défense, car il était assez fort pour repousser les traits.

Les cnémides ou jambières étaient moulées sur les jambes de chaque guerrier et coulées en bronze, adhérant à la jambe et ne portant pas d'agrafes (voir n^o 18), ce qui se comprend difficilement; elles couvraient le genou et étaient fixées à la chaussure au moyen de bandelettes enroulées. Il y en eut de formées de plaques de métal, ne couvrant que le devant de la jambe, depuis le genou jusqu'au cou-de-pied; on les attachait par derrière avec des courroies. Homère dit en plusieurs endroits que de son temps elles étaient en étain, et que l'on se servait de boucles d'or ou d'agrafes en or et en argent pour les attacher. Sous l'armement, les jambes étaient garnies de feutre. Les cnémides étaient de deux sortes, les unes pour le cavalier, d'autres pour le piéton. Celles qui, vers le



GRECE

GREECE

GRICHENLAND



IMP FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Massias et Vallet lith.

bas, prennent la forme du cou-de-pied, sont les jambières de la cavalerie; elles ne pouvaient convenir aux fantassins dont elles auraient entravé la marche.

Le bouclier était l'arme défensive par excellence. Il était généralement circulaire et convexe. Les *énarmes*, ou courroies nécessaires pour le tenir, étaient placées, l'une près du bord, pour la main; l'autre vers le centre, pour le bras; une *guige* servait à le porter au cou, derrière soi, ou sur l'épaule, sa concavité avait l'avantage, tout en logeant à l'aise le bras, de permettre de s'en couvrir au plus près, et sa convexité de faire facilement diverger les coups. Dans les premiers temps, le bouclier fut fait de petites branches d'osier entrelacées, puis de petites planches de figuier, de saule, de hêtre, ou de quelque autre bois léger. Enfin, on en fabriqua de cuir de bœuf, en mettant les unes sur les autres plusieurs de ces peaux; celui d'Ajax avait neuf peaux de taureau superposées; on entremêlait ces peaux de plaques de métal, et parfois même des plaques recouvraient les peaux. Le bouclier rond ou ovale avait deux parties principales: le *contour* en métal qui en était le bâti, et le centre rendu saillant, l'*umbo*, dont la résistance était la plus forte, et qui servait à heurter l'ennemi; les peaux étaient fixées au cercle par des clous, ou prises dans les lames superposées du contour. Les boucliers décrits par Homère et Hésiode, entièrement en métal, dont l'étude est utile pour reconnaître l'avancement des arts de l'époque, sont d'une dimension telle et auraient été d'un poids si considérable, qu'ils sont considérés comme étant d'un emploi invraisemblable. Le bouclier d'Hector qui pendait sur son dos, lui battant la tête et les talons, n'est pas tenu pour réellement historique; ces armes n'auraient été inventées par le poète que pour donner l'idée de la force prodigieuse qu'il attribue à ses héros. Les boucliers des chefs portaient ordinairement en relief des figures d'aigles, de lions, et autres animaux emblématiques ou l'image de quelque divinité; ceux qui n'y pouvaient avoir de ces reliefs de métal ou d'ivoire, l'ornaient de peintures. La tête de Méduse, sous laquelle on se croyait à l'abri de tout événement sinistre, était de l'usage le plus fréquent. Le bouclier d'osier à la forme échancrée, la *pelta* était celui d'une grande partie de l'infanterie légère, qui en reçut le nom de *peltastes*. Il est, avec le bouclier circulaire et l'ovale, l'un des plus anciens et dont l'usage persista longtemps.

Nous ne pouvons entrer ici dans la description, même sommaire, des armes offensives qui seront d'ailleurs l'objet d'autres représentations. Dans notre planche, on peut regarder le n° 18 comme offrant le type de l'*hoplite*, le soldat de ligne armé pesamment, qui fut la principale force des armées grecques, et avec lequel fut formée la terrible phalange; l'*hoplite* de la phalange, ayant à porter une lance de douze à quinze pieds, l'épée, le bouclier fort, n'avait pas l'armure métallique, qui eût excédé ses forces; et avec le casque dont la visière lui cachait le visage, le grand bouclier et les jambières, il se trouvait complètement à l'abri. Il faut donc voir dans celui-ci, portant l'aigrette et la cuirasse de métal, le type d'un officier d'*hoplites*, car les chefs seuls étaient ainsi armés. Ce guerrier combat, et, après le bris ou le jet de sa pique, il saisit la courte épée dont les Grecs étaient si glorieux, parce qu'il fallait s'aborder de près. L'archer n° 4 serait, selon Willemin, le *psile*, l'un de ces jeunes gens appartenant à une infanterie encore plus légère que les *peltastes*, défendus seulement par leur casque et leur léger bouclier, et qui, en maniant exclusivement des armes de jet de peu de poids, le javelot, l'arc, la fronde, jusqu'aux pierres aiguës lancées à la main, faisaient l'office de troupes volantes, harcelant l'ennemi. L'arc porté par ce jeune homme est l'arc apollonien, que l'on bandait en tenant la main droite à la hauteur de l'oreille.

Le n° 2 représente un cavalier armé à la légère; il porte un casque surmonté d'un cimier de plumes, le manteau militaire, la *chlamyde*, des culottes collantes descendant à mi-jambes, et des chaussettes, *ποδέτα*, que l'on mettait avec des souliers; cette chaussette adhérente et tenant bien, devait être faite d'une matière élastique. Le cheval est nu, ayant à peine un harnais de tête, et monté à poil; on n'usait alors ni de la selle ni des étriers. Les pieds ne sont pas ferrés; on n'employa d'abord ce dernier procédé que pour les mulets, dont on enfermait les pieds dans une espèce de sabot; on montait à cheval sans l'aide de personne, soit en s'élançant avec agilité,

ou en montant sur une pierre, soit avec le secours de certaines lances ayant, pour cet usage, un court échelon de fer. Il y avait même des chevaux dressés à se mettre à genoux pour aider le cavalier à monter.

La figure n° 3, portant la tunique étoilée et sans manches, donnée ordinairement aux héros, est un Oreste. Son caleçon descendant au-dessous du genou était peut-être d'un usage beaucoup plus général et plus ancien que les monuments ne le font supposer, et il rappelle ce vêtement de dessous de Thersite, qu'Ulysse menace celui-ci de découvrir aux yeux de l'armée. Le bonnet est digne d'attention ; sa forme, plus élevée que le bonnet marin des Dioscures, ressemble d'autant plus à la tiare papale qu'il est étagé comme elle. Le bas des jambes est entouré de bandelettes prises dans la chaussure.

Pour s'armer, les héros d'Homère commencent par se chausser; les cnémides, la cuirasse, l'épée et son baudrier par-dessus l'épaule, le casque, le bouclier, la lance et les javelots, tel est l'ordre toujours suivi. Les Grecs de l'Iliade vivaient à l'époque de transition de l'âge du bronze à celui du fer. On ne trouve encore ce dernier métal employé que pour quelques haches et pour quelques pointes de flèches. La matière *difficile à travailler* est déjà regardée comme si précieuse, que des morceaux de fer brut sont donnés en récompense dans les jeux du camp; mais, en somme, Homère en parle peu (trente-deux fois; on les a comptées). Armures et armes, tout à ce moment est de cuivre et d'étain. En regard des jambières d'étain d'Homère, Hésiode parle de cnémides faites de cuivre resplendissant, et, en effet, c'est surtout de bronze qu'elles furent dans la suite des temps.

On doit donc, en traitant du costume militaire des Grecs, tenir compte des époques diverses, selon que l'on s'éloigne des temps dits héroïques, et que l'usage du fer, appliqué naturellement d'abord aux armes pénétrantes sera supposé avoir fait plus ou moins de progrès. Quoique déjà dans Homère on voie Euryale donner à Ulysse une épée d'un *acier très fin*, à poignée d'argent, à fourreau d'ivoire, il est probable que pour le vulgaire la plus grande partie des armes resta longtemps de bronze, et peut-être fallait-il être un chef illustre, comme Alexandre de Macédoine, pour avoir, d'après Plutarque, sept ou huit siècles après la prise de Troie, un peu plus de trois siècles avant J.-C., « un casque de fer brillant comme de l'argent pur, un collier de même métal, orné de pierres, s'adaptant au casque, une épée d'une trempe et d'une légèreté admirables, présent d'un roi des Citiens, » c'est-à-dire venant de l'île de Chypre. Cimon, fils de Miltiade, ne trouva que des armes d'airain dans le tombeau de son père, à Saros. Le bronze antique avait d'ailleurs le ton et l'éclat de l'or.

Les Grecs prenaient le plus grand soin de leurs armes, et les mettaient à l'abri dans des fourreaux.

N° 1.	N° 7.
Casque avec nasal et oreillettes, couvrant presque entièrement le visage.	Casque de la forme dite phrygienne.
Nos 6 et 17.	Nos 9 et 11.
Casques dont les oreillettes sont relevées; ces pièces, qui étaient attachées par une charnière, et qui servaient de jugulaires, se rencontrent plus fréquemment dans les casques à timbre rond, que sur ceux qui sont profonds et élevés.	Épée et son fourreau de forme ancienne. Les épées et les fourreaux étaient faits de bois, comme le lotos, ou d'ivoire.
	N° 16.
	Chasseur revêtu de la <i>chlène</i> ; la forme triangulaire de cette chlamyde se voit rarement sur les monuments.

(Documents recueillis par Willemin : Costumes des peuples de l'antiquité.)
